

L'ennemi intime de Patrick Rotman

Texte paru dans la rubrique Images et Sons de *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*

Quarante ans après la signature des accords d'Évian, France 3 a décidé de marquer cet anniversaire par un documentaire de 3 heures 20, divisé en trois épisodes et diffusé trois jours de suite : *L'ennemi intime* de Patrick Rotman (Kuiv Productions). Ce film est pourtant très éloigné de toute commémoration. Il y est bien question de temps écoulé, mais de temps individuels, vécus depuis la fin de la guerre par chacun des témoins sélectionnés par le réalisateur.

Le film porte aussi l'empreinte de l'année de sa réalisation. En 2001, la France a gratté la blessure purulente qu'elle a découverte, l'année précédente, le long des flancs de son histoire coloniale : les tortures mais aussi les exécutions sommaires et les viols accomplis par l'armée française en Algérie sont devenus des sujets d'interrogations ou de conversations dans de très larges secteurs de l'opinion. Patrick Rotman se propose d'éclairer ces questions tout en participant lui-même à la construction médiatique de cet objet, à l'articulation de la mémoire et de l'histoire.

Les premiers moments du film superposent les photos d'identité des jeunes militaires, à l'époque de la guerre, et leurs voix aujourd'hui. La question initiale semble être : comment passé et présent communiquent-ils au sein d'une même identité ? À l'échelle des individus, que le documentaire se propose d'explorer, comment vivre avec un événement présenté comme traumatique (pratiquer la torture, exécuter un prisonnier) ? Le film est rapidement happé par la description des violences elles-mêmes, la recherche d'explications sur le passage à l'acte, l'exploration de ce que Patrick Rotman appelle « l'ennemi intime, celui qui est en nous ». De ce voyage au bout de la nuit, il ne ressort pas vraiment ; les spectateurs sont laissés devant une accumulation de chocs vécus par des hommes qui, plus de quarante ans après et dans un contexte médiatique particulier, ont accepté d'en reparler devant une caméra.

Guidé par le désir de compréhension des mécanismes individuels, le réalisateur prend des libertés avec la chronologie et les enchaînements de la guerre. Il ne saurait être question de le lui reprocher s'il s'en tenait à une histoire du point de vue des seuls acteurs du terrain. Or, *L'ennemi intime* est plus qu'un film sur la torture ou un film sur la difficulté de vivre avec le souvenir de violences accomplies ou observées, c'est un film sur la guerre d'Algérie découpé en trois temps grossièrement chronologiques : « Pacification », « Engrenages », « États d'armes ». Le réalisateur y propose une interprétation de l'histoire de la guerre d'Algérie, avec des articulations, des liens logiques, des enchaînements de faits, etc. Indépendamment des analyses proposées, la construction des événements les uns par rapport aux autres induit parfois des déformations dans la perception de la guerre. Ainsi on peut s'étonner de voir l'évocation de l'indépendance précéder celle du putsch.

Ces décalages tiennent bien souvent au montage et au choix des images. Le film repose essentiellement sur des interviews réalisées par Patrick Rotman avec des

anciens combattants. Les réponses qu'ils font à des questions, la plupart du temps coupées, constituent la plus grande partie de la bande-son. Les images, elles, sont de plusieurs types : les interviews elles-mêmes, d'autres entretiens tournés pour des documentaires bien antérieurs (ce qui n'est pas mentionné à l'écran, produisant un brouillage quant au statut de ces interviews), des photographies et des films privés et enfin des films issus de l'Établissement de communication et de production audiovisuelle ou des actualités cinématographiques (Pathé, Gaumont).

Or l'origine et la date des images ne sont pas toujours mentionnées. Cette absence, toujours gênante si on veut pouvoir utiliser scientifiquement ou pédagogiquement le film (ce qui n'est certes pas le cas de la majorité des spectateurs), peut avoir des effets de sens faussant la perception de la réalité historique. Ainsi la conférence de presse où André Malraux s'engage, au nom du nouveau gouvernement de Gaulle, en juin 1958, à ce qu'il n'y ait plus de tortures en Algérie succède à un passage sur le plan Challe et les Détachements opérationnels de protection (1959-1960) et à l'interview d'un témoin ayant été à Alger en juin 1961. Le fait que les images de cette conférence de presse ne soient pas datées à l'écran invite à penser qu'elle est postérieure à la dernière date mentionnée, soit trois ans après sa date réelle. Même si le principal intérêt du film n'est pas dans cette histoire générale de la guerre d'Algérie, on peut regretter que son auteur ait laissé certaines de ces imprécisions, plus ou moins significatives.

L'essentiel du film est ailleurs : dans ces portraits d'hommes livrant les souvenirs de leurs actes et/ou de leurs troubles face aux violences de cette guerre. La caméra est toujours posée de la même manière - à l'exception du général Aussaresses qui bénéficie d'un dispositif différent pour des raisons tenant sans doute largement à son mutisme, difficile à gérer à l'image. Elle filme ces témoins en plan serré, souvent en gros plan, toujours sous deux mêmes angles : de face et de profil, évoquant irrésistiblement des photographies d'identité judiciaire, tant cette position de profil est inhabituelle à l'écran et tant elle se trouve être l'auxiliaire d'un processus proche de l'aveu.

Les questions portent toujours sur les violences, le plus souvent celles que les militaires ont eux-mêmes exercées. Patrick Rotman pousse ses interlocuteurs à entrer dans le détail de leurs gestes et de leurs sentiments ; l'effet est souvent sidérant, douloureux, insoutenable. Mis en position de voyeur découvrant des mémoires qui s'exposent ou se débattent, refusent aussi de se livrer, mais jouant parfois avec les questions posées et la manière d'y répondre, le spectateur voit s'accumuler des récits qui creusent souvent l'horreur. Le réalisateur laisse le témoignage produire son choc sans l'accompagner par une analyse. N'a-t-il pas mis en garde avant le générique : « Vous allez voir des images ou des choses délicates » ? Le spectateur était prévenu ! Parfois un témoin propose lui-même l'interprétation de ce qu'il décrit mais le statut de ces moments ne sont pas clairs puisque Patrick Rotman semble valider ce qui est dit - par exemple par le support d'une image - sans le faire vraiment explicitement.

Il n'en demeure pas moins que ce long documentaire, qui s'achève avec la description des violences infligées par l'ALN à ceux qui combattirent côté français et

avec le retour difficile des militaires en métropole, offre une indéniable exploration des ressorts de l'action des militaires français pendant la guerre d'Algérie. Poids du groupe, vision des violences de l'autre camp, sentiment de peur, pulsion de vengeance, jouissance sadique, etc., autant de ressorts internes ou externes qui sont proposés comme des pistes aux spectateurs désireux de comprendre comme « l'ennemi intime » peut agir en nous.

Mettant en images ces éléments souvent même indicibles, le film de Patrick Rotman propose autant de visages pour s'identifier, autant de fragments de vie pour apercevoir un bout de l'histoire de ces violences réellement commises par des militaires français en Algérie. Ce documentaire laisse le spectateur plein de questions : il n'a en effet pas vocation à clore le récit du passé mais, au contraire, à susciter le débat.

L'écho qu'il a suscité lors de sa diffusion à la télévision semble montrer qu'il a contribué à ouvrir, encore et encore, des plaies mal suturées et - on peut le souhaiter en tout cas - aider à les panser. Il est, en outre, venu prendre sa place dans une série d'événements ayant marqué la (re)découverte par la société française des violences accomplies par son armée en Algérie. À ce titre, il est autant un film sur « l'ennemi intime » qu'un film sur son émergence sociale en France depuis juin 2000.